



**HAL**  
open science

# Le peuple du voile, le prêtre Jean et L'Atlantide. Variations sur quelques stéréotypes

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Le peuple du voile, le prêtre Jean et L'Atlantide. Variations sur quelques stéréotypes. Dominique Casajus; Guy Barthélemy; Mercedes Volait; Sylvette Larzul. L'orientalisme après la Querelle : Dans les pas de François Pouillon , Karthala, pp.141-157, 2016, 978-2-8111-1702-2. halshs-01399349

**HAL Id: halshs-01399349**

**<https://shs.hal.science/halshs-01399349>**

Submitted on 24 Mar 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# Le peuple du voile, le prêtre Jean et l'Atlantide. Variations buissonnières sur quelques stéréotypes.

**Dominique Casajus**

Article paru dans Dominique Casajus, Guy Barthélemy, Mercedes Volait, Sylvette Larzul (éds.), *L'orientalisme après la Querelle : Dans les pas de François Pouillon*, Karthala, 2016, pp.141-157.

## D. Casajus

Les Touaregs, pour leur malheur, peuplent depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle l'imaginaire d'Occidentaux – Français surtout – dont la complaisance au rêve aura décidément résisté à tous les démentis du réel. De tous les songes qu'on s'obstine ainsi à leur faire habiter, le plus récurrent est sans doute celui qui les peint en musulmans à la ferveur alanguie par le souvenir d'un passé supposé chrétien. Et je ne suis même pas sûr que les récents événements du Mali, où l'on a vu des Touaregs se joindre à la soldatesque salafiste, suffisent à dessiller nos rêveurs. Après tout, l'insurrection de 1916-1917 les avait déjà rassemblés en grand nombre sous l'étendard panislamique de la confrérie senoussiste sans que les écailles tombent des yeux de ceux qui ont décidé de ne pas voir. Sans parler d'événements plus anciens, telle, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la chevauchée de Mohamed al-Jilani, qui galvanisait ses zéloteurs en leur faisant miroiter l'espoir d'un pays couvert de médersas et de cadavres d'infidèles ; ou, à la même époque, la participation de plusieurs confédérations touarègues au djihad peul de Ousman dan Fodio. Cet aveuglement ayant déjà fait l'objet de bonnes études, il n'est pas question d'exposer le détail du dossier. Mais quelques-unes de ses pièces méritent d'être réexaminées. Malicieux pourfendeur d'idées reçues en tout genre, l'ami que nous fêtons ici sourira peut-être de celles qu'on exposera ici.

### *Les Touaregs du Nord*

Quant il publia en 1864 *Les Touâreg du Nord*, Henri Duveyrier n'était assurément pas le premier à avoir cru déceler dans la société touarègue quelques vestiges remontant aux temps où l'Afrique du Nord était chrétienne, mais il restera comme celui qui a, un peu malgré lui, définitivement accredité cette affirmation. Le 13 juin 1859, à peine âgé de 19 ans, il avait quitté Biskra pour un voyage saharien qui s'acheva à Tripoli le 2 septembre 1861. Sur ces quelques vingt-sept mois, il en avait passé plus de sept auprès d'Ikhenoukhen, chef touareg dont les gens nomadisaient au sud-est du Grand Erg oriental, entre le Fezzan et les montagnes du Hoggar. Ce voyage avait été pour une part financé par des subsides gouvernementaux, en contrepartie desquels il devait recueillir sur place tous les renseignements pouvant servir à l'établissement de relations commerciales entre le Soudan et la colonie algérienne, et disposer les esprits à cette

perspective. La mission fut largement remplie : en mai 1862, Si Othmân, le conseiller d'Ikhenoukhen, vint à Paris où il fut reçu par l'Empereur ; en novembre de la même année, deux officiers français dépêchés à Ghadamès signèrent avec lui une convention commerciale restée dans la littérature coloniale sous le nom de « Traité de Ghadamès ».

Dès avant la parution de son livre, en décembre 1862, Henri Duveyrier avait prononcé devant la Société de Géographie de Paris une conférence où s'esquissait ce qui allait en être un des thèmes principaux :

L'historien arabe Ebn-Khaldoûn nous apprend que les Touâreg, après avoir embrassé l'islamisme, ont renié quatorze fois la religion nouvelle, d'où leur est venu leur nom arabe de *Touâreg*, c'est-à-dire *apostats*<sup>1</sup>. Inutile de dire que ce nom est rejeté par eux, et qu'ils n'acceptent comme leur étant propre que le titre d'Imôhagh<sup>2</sup>.

En se demandant le motif de si nombreuses apostasies, et en constatant encore aujourd'hui l'interdiction de la polygamie aux Touâreg, n'est-on pas autorisé à conclure que les femmes ont forcé leurs maris, leurs frères et leurs enfants à n'accepter de l'islamisme que ce qui ne les concernait pas ?

En effet, quand, en deçà de la région des dunes de l'E'rg, on voit la femme arabe telle que l'islamisme l'a faite, et, au-delà de cette simple barrière de sables, la femme touâreg telle qu'elle a voulu rester, on reconnaît dans cette dernière la femme du christianisme.

La femme touâreg, comme génie conservateur, se révèle à la science par un autre fait intéressant.

Au milieu des révolutions qui ont successivement transporté leurs tribus errantes du désert de Barka dans la Cyrénaïque, l'un des berceaux du christianisme en Afrique, jusqu'aux rives de l'océan Atlantique et jusqu'au Niger, on retrouve encore aujourd'hui, chez les femmes touâreg, la tradition de l'écriture berbère, perdue pour les autres groupes de cette grande et ancienne famille.

Tandis que dans tous les États barbaresques une femme sachant lire et écrire est une exception très rare, presque toutes les femmes touâreg lisent et écrivent le berbère, et quelques-unes lisent et écrivent aussi l'arabe<sup>3</sup>.

Toutes idées qui sont reprises dans plusieurs passages des *Touâreg du Nord*, comme par exemple celui-ci :

Dans la société targuie, le rôle du marabout et celui de la femme semblent plutôt procéder de la civilisation chrétienne que des institutions musulmanes. Faut-il voir dans ces deux exceptions un reste d'une tradition ancienne ? Rappelons-nous que les Touâreg portent ce nom pour avoir longtemps repoussé et renié l'islamisme. Parmi eux il y a eu lutte et lutte prolongée entre une foi antérieure et la religion nouvelle. Mais, quelles que soient les causes de la résistance des Touâreg à l'islamisme, il est hors de doute que leur société exceptionnelle, au milieu de tant d'éléments de destruction, s'est maintenue, telle que nous la retrouvons, par la femme et par le marabout.

La civilisation française, dont nous sommes fiers à si juste titre, n'est-elle pas aussi l'œuvre de la femme chrétienne et des évêques éclairés du moyen âge<sup>4</sup> ?

---

<sup>1</sup> Cette « étymologie » popularisée par les auteurs arabes est infondée.

<sup>2</sup> *Amahagh* (pl. *imûhagh*) est effectivement le nom que se donnent les Touaregs de la noblesse dans la région où Duveyrier a séjourné.

<sup>3</sup> DUVEYRIER Henri, *Note sur les Touareg et leur pays*, Paris : Imprimerie de L. Martinet, 1863, p. 23-24.

<sup>4</sup> DUVEYRIER Henri, *Les Touâreg du Nord*, Paris : Challamel Aîné, 1864, p. 341.

Parlait-il ici de lui-même, ou s'était-il laissé influencer par le docteur Auguste Warnier, son hôte et mentor algérois, il est difficile de le dire. On sait seulement que, comme il avait été frappé à son retour d'une maladie qui le priva durant plusieurs semaines de sa mémoire et de sa raison, c'est surtout Warnier qui a tenu la plume lors de la rédaction des *Touâreg du Nord*<sup>5</sup>. Si les parentes d'Ikhenoukhen l'avaient traité avec l'amabilité naturelle aux grandes dames, si quelques jolies touarègues de Ghadamès l'avaient gratifié de leurs agaceries et de leurs menues bontés – tout en s'en tenant, pour autant qu'on le sache, aux faveurs permises –, rien dans ce qui nous reste de son journal de route (en grande partie perdu, il est vrai) ne laisse supposer qu'il avait si peu que ce soit songé à voir là la manifestation d'un mol attachement à l'islam. Mais l'idée était dans l'air. Depuis plusieurs décennies, une poignée de publicistes s'appliquaient à peindre les Kabyles, dont les femmes leur paraissaient échapper aux rigueurs de la loi coranique, en héritiers de l'ancienne Église d'Afrique. Ainsi, le capitaine Fabar et un Daumas qui n'était pas encore général avaient eu en 1847 des remarques dont Duveyrier et Warnier se sont, à l'évidence, inspirés :

La femme arabe ne mange pas avec son mari, encore moins avec ses hôtes. La femme kabyle prend ses repas avec la famille ; [...]

Contrairement aux résultats universels de la foi islamite [sic], en Kabylie nous découvrons la sainte loi du travail obéie, la femme à peu près réhabilitée, nombre d'usages où respirent l'égalité, la commisération chrétiennes. [...]

On reconnaît alors que le peuple kabyle, en partie autochtone, en partie germain d'origine<sup>6</sup>, autrefois chrétien tout entier, ne s'est pas complètement transfiguré dans sa religion nouvelle. Sous le coup du cimeterre, il a accepté le Koran, il ne l'a point embrassé ; il s'est revêtu du dogme ainsi que d'un burnous, mais il a gardé, par-dessous, sa forme sociale antérieure, et ce n'est pas uniquement dans les tatouages de sa figure qu'il étale devant nous, à son insu, le symbole de la Croix<sup>7</sup>.

Affirmations qui avaient été reprises dix ans plus tard dans un opuscule du baron Aucapitaine :

On sait généralement à quelle condition malheureuse est réduite la *femelle* de l'Arabe ; esclavage et labeur, voilà sa devise, être ignorée et cachée chez les chefs, est le sort des plus heureuses.

Nous ferons [...] remarquer que les Kabyles sont de tièdes musulmans : pour eux l'islamisme est un fait accepté. Si les zaouias et les marabouts sont un objet de vénération de la part des populations, c'est plutôt par tradition que par esprit purement religieux : ils sont aujourd'hui musulmans comme à une époque ils ont pu être chrétiens.

Ceci nous rappelle un fait qu'il ne faut pas omettre, c'est que dans quelques tribus les Kabyles portent tatouée aux tempes une croix grossière, symbole dégénéré dont ils n'ont conservé qu'un vague et matériel souvenir<sup>8</sup>.

---

<sup>5</sup> Pour un exposé plus détaillé des circonstances dans lesquelles le livre a été écrit, et d'une manière générale sur les éléments de la biographie de Duveyrier évoqués ici, je me permets de renvoyer à CASAJUS Dominique, *Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert*, Paris : Ibis Press, 2007.

<sup>6</sup> Que les Kabyles, et d'une manière générale les habitants berbérophones de l'Afrique du Nord, aient du sang vandale, est une idée que Charles-Robert Ageron fait remonter à un écrit attribué à l'abbé Raynal, paru en 1826 (AGERON Charles-Robert, *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Paris : Presses universitaires de France, 1968, tome V, p. 268).

<sup>7</sup> DAUMAS Colonel Eugène et FABAR Capitaine Paul Dieudonné, *La Grande Kabylie. Études historiques*, Paris : Hachette, 1847, p. 41, 76, 77.

<sup>8</sup> AUCAPITAINE Baron Henri, *Le pays et la société kabyle (expédition de 1857)*, Paris : Arthus Bertrand, 1857, p. 14 & 25.

L'un des premiers à avoir transposé ces clichés aux populations sahariennes semble avoir été un certain abbé Loyer, qui fut un temps curé de Laghouat. Dans le texte qu'il confia en 1862, sous le pseudonyme de d'Orely, à la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, réédita en 1863 puis incorpora en 1866 à un opuscule où il l'entrelardait de longs emprunts au livre de Duveyrier, on pouvait lire que les Mozabites avaient conservé le sacrement chrétien de la confession<sup>9</sup>. Et, comme allait le faire Duveyrier, il voyait dans le vieil alphabet que les Touaregs utilisent encore, seuls parmi les autres berbérophones, la marque d'une plus grande fidélité à leur passé. Il relevait que les hommes chez eux n'avaient qu'une épouse et la traitaient en égale, signe indiscutable selon lui que leur islam était de surface seulement. Il allait même jusqu'à proclamer, tout en admettant qu'il reprenait là un témoignage de seconde main, que les Touaregs faisaient usage « d'une prière qui a les rapports les plus frappants avec l'*Oraison dominicale* ou *Notre Père*<sup>10</sup> ». Et lui aussi donnait valeur de preuve à la présence parmi eux de motifs iconographiques dont la forme évoquait, assez vaguement du reste, la croix latine :

Chose singulière et qui donne à réfléchir, la croix latine est en grand honneur chez les Touaregs, on la retrouve brodée aux quatre coins de leurs vastes boucliers, gravée sur presque toutes leurs armes et le pommeau même de la selle de leurs méharis en affecte la forme. D'où leur vient-elle ? nous ne savons, et peut-être l'ignorent-ils eux-mêmes. Cependant, du moment qu'il est aujourd'hui victorieusement établi que les Touaregs sont de race berbère, on pourrait répondre que la présence de la croix latine parmi eux est dès lors toute naturelle et s'explique facilement : ils l'auraient conservée comme une tradition de leurs pères chrétiens, tradition, dont sans doute, à cette heure, ils ne connaissent plus l'origine<sup>11</sup>.

Je ne sais si Duveyrier connaissait ce texte lorsqu'il a prononcé sa conférence de décembre 1862, mais on a de bonnes raisons de penser qu'il l'avait sous les yeux lorsque la version finale du livre fut rédigée. En particulier, la croix latine, à laquelle je n'ai vu aucune allusion dans ses écrits antérieurs, y est mentionnée parmi d'autres « traces des diverses religions » que les Touaregs « ont professées » – dans des termes qui rappellent à la fois Aucapitaine et Loyer :

La croix se trouve partout : dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front, sur le dos de la main, est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, les poignées de leurs sabres, de leurs poignards, sont en croix<sup>12</sup>.

En revanche, on ne trouve chez lui aucune allusion à une prière rappelant le *Notre Père*. Peut-être connaissait-il suffisamment le Coran pour penser que, à supposer que le renseignement ne fût pas controuvé, la prière en question était tout simplement la *Fatiha* (sourate d'ouverture du Coran) : implorer Dieu de nous diriger « sur le chemin droit / le chemin de ceux que tu as

---

<sup>9</sup> LOYER Charles, *Les Touaregs*, Paris : Benjamin Duprat, 1863, p. 16. Voir aussi ORELY Charles, « Les Touaregs », *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, 1862, vol. 14, p. 359-382 ; LOYER Charles, « Les Touareg », in *De l'assimilation des Arabes suivie d'une étude sur les Touareg*, Paris : Challamel Aîné, 1866, p. 165-251.

<sup>10</sup> LOYER, *op. cit.*, 1863, p. 22.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>12</sup> DUVEYRIER, *op. cit.*, 1864, p. 414.

comblés de bienfaits ; non pas le chemin de ceux qui encourent ta colère, ni celui des égarés<sup>13</sup> », n'est-ce pas un peu la même chose que de lui dire : « Ne nous soumetts pas à la tentation » ?

Il faut dire que son opinion sur l'islam touareg ne se confond pas exactement avec celle de ses devanciers, ni avec celle de la plupart de ceux qui par la suite l'ont cité sans trop l'avoir lu. Il ne prétendit jamais, comme Aucapitaine, Fabar et Daumas l'ont fait à propos des Kabyles, que les Touaregs fussent de piètres musulmans n'ayant pas vraiment « embrassé » le Coran. Il ne faisait pas davantage sienne l'espérance, que Loyer formulait en l'assortissant de pompeuses majuscules, « de voir un jour ce peuple étrange devenir – dirons-nous – REDEVENIR CHRETIEN<sup>14</sup> ». C'est « le rôle du marabout et celui de la femme », on l'a vu, qui lui semblaient procéder de la civilisation chrétienne. Paradoxalement, les clercs musulmans participaient donc à ses yeux de ce qui chez les Touaregs remonterait aux temps préislamiques. Et loin de voir en eux un élément adventice de la société où ils officient, il avait des mots louangeurs sur leur rôle civilisateur :

Dans une société comme celle des Touâreg, sans l'intervention des marabouts dans tous les actes de la vie privée et publique, le désordre et l'anarchie n'auraient pas de limites. Des hommes qui remplissent la mission si difficile de maintenir dans les bornes du devoir un élément aussi mobile et aussi passionné méritent, au plus haut degré, la considération de toutes les personnes de cœur de toutes les religions et de toutes les civilisations<sup>15</sup>.

D'une manière générale, Duveyrier a toujours parlé de l'islam avec bienveillance, au point même, surtout pour l'effet rhétorique il est vrai, d'exciper parfois de son appartenance à la confrérie tidjane pour se dire musulman ; ses critiques – mais elles auront été obsessionnelles – il les a réservées à une autre confrérie – la Senoussiyya –, selon lui une vitupérable déviation par rapport à l'islam authentique. Sa divergence de vue avec l'abbé Loyer transparaît bien dans la lecture que l'un et l'autre faisaient du traité de Ghadamès. Pour Duveyrier, il ne s'agissait que d'une convention aux termes de laquelle Ikhenoukhen et les siens s'engageaient à assurer, moyennant le paiement de droits, la libre circulation des caravanes sur leurs terres de parcours ; en d'autres termes, c'était un accord de puissance à puissance qui n'impliquait nullement, à une époque où aucun responsable politique ou militaire en France n'envisageait qu'on pût conquérir le Sahara, la future soumission des Touaregs. Pour Loyer, il marquait qu'on était parvenu à « réduire les Touaregs et les amener à servir sous le drapeau de la France<sup>16</sup> ». Pour l'un, les Touaregs étaient un peuple indépendant avec qui il convenait d'entretenir des relations amicales et conformes à nos intérêts commerciaux aussi bien qu'aux leurs ; pour l'autre, ils étaient déjà nos sujets, sinon nos concitoyens – une opinion qui s'accordait bien avec ses illusions sur leur religion : puisqu'ils étaient presque des chrétiens, alors ils étaient destinés à se fondre avec nous dans un même ensemble politique.

Simplement, Duveyrier, si différents de nous que les Touaregs fussent à ses yeux, croyait avoir retrouvé chez eux quelques traces d'un passé chrétien. Faut-il lui donner totalement tort ? Bien sûr, lorsqu'il invoque la liberté d'allure, assurément assez remarquable, de leurs compagnes, il s'égare. D'abord, parce que la condition des femmes touarègues est loin d'être une exception en

---

<sup>13</sup> *Le Coran*, traduction Masson, Paris : Gallimard, 1967, tome I, p. 3.

<sup>14</sup> LOYER, *op. cit.*, 1863, p. 11.

<sup>15</sup> DUVEYRIER, *op. cit.*, 1864, p. 333.

<sup>16</sup> LOYER, *op. cit.*, 1863, p. 30.

terre d'islam (pensons aux Peuls Bororo, par exemple) ; ensuite, si l'on me passe un argument un peu facile, parce qu'il suffit de relire les Épîtres pauliniennes et les Pères de l'Église pour constater que le statut des femmes dans le premier Christianisme ne devait pas beaucoup différer de ce qu'il est aujourd'hui dans bien des régions du monde musulman. Il s'égare également lorsqu'il attribue une valeur d'indice à un élément iconographique aussi banal et aussi répandu que la croix, vu que, à ce compte-là, il faudrait penser que la terre entière a un jour ou l'autre connu le christianisme ; ou bien au fait que, chez les Touaregs « les selles des chameaux sont garnies de clochettes, quoique partout l'islamisme ait détruit ou repoussé la cloche comme une sorte de cachet du christianisme<sup>17</sup> », élément bien peu probant qu'un auteur a pourtant repris à son compte il y a peu<sup>18</sup>. Les variations étymologiques ou théologiques auxquelles il se risque sont, en revanche, moins extravagantes. Non pas lorsqu'il se mêle de rapprocher *Amanai* (« Le Voyant »), l'un des noms que les Touaregs donnent à Dieu, de l'*Adonai* biblique ; ni non plus lorsque, ignorant qu'il s'agit là de notions musulmanes aussi bien que chrétiennes, il s'étonne que les Touaregs croient en un Enfer et en un Paradis semblables à ceux des chrétiens. Mais lorsqu'il relève que le mot touareg pour « ange » est *andjeloûs* (qui devient *angelous* ou *angelouz* dans les parlers touaregs plus méridionaux)<sup>19</sup>, terme surprenant dans une langue où le vocabulaire religieux est pour le reste d'origine arabe, comment ne pas partager son étonnement ? Voilà, pour en rester à une formulation prudente, un mot que les Touaregs pourraient jadis avoir reçu de peuples ayant été en contact avec le monde chrétien. Il ne fait cependant pas de cet *andjeloûs* bien inattendu le signe que ses hôtes étaient de mauvais musulmans. Après tout, personne, sauf peut-être les néo-païens dont notre extrême droite héberge quelques cohortes, n'irait voir dans les noms que nous donnons aux planètes et, dimanche excepté, aux jours de la semaine, le signe que le paganisme antique a perduré jusqu'à nos jours. Duveyrier sera donc resté pondéré, et il l'était peut-être davantage encore dans son journal de route que dans son livre, mais il a, sans le vouloir, ouvert une avenue où bien des égarés se bousculent aujourd'hui encore.

### ***Le Presbyter Johannes***

Le traitement appliqué là aux Touaregs ne diffère pas fondamentalement de celui qu'on a administré à d'autres peuples berbérophones, et notamment aux Kabyles. Il y a cependant, sur un point très précis, une spécificité des stéréotypes qu'on leur a réservés. Au contraire des Kabyles, installés sur les rives de la Méditerranée ou à sa proximité, ils vivent sur les marches des terres acquises à l'Islam. Pour les premiers, c'est cette proximité même qui était censée les avoir préservés d'une totale islamisation. Comme on n'hésitait pas à les rattacher aux anciens Numides, lesquels, installés bien en deçà du *limes*, avaient été plus exposés à l'influence romaine – et donc chrétienne – que leurs voisins méridionaux, Gétules, Garamantes ou autres, on n'était que trop porté à chercher chez eux l'héritage de cette influence. Les Touaregs, au contraire, vivent bien au-delà de la ligne la plus extrême jamais atteinte par l'influence romaine. Il fallait donc leur imaginer

<sup>17</sup> DUVEYRIER, *op. cit.*, 1864, p. 414.

<sup>18</sup> LEFRANC Jean-Philippe, « La christianisation des Berbères Haouara : ses traces dans le culte des saints et l'usage des sonnailles chez les Touareg actuels », in *Afrique du Nord antique et médiévale. V<sup>e</sup> colloque international (Avignon, 1990)*, Paris : Éditions du CTHS, 1992, p. 255-264. (Repris dans *L'Algérieniste* vol. 80, n° 1, 1997, p. 27-37).

<sup>19</sup> DUVEYRIER, *op. cit.*, 1864, p. 414.

des ancêtres plus septentrionaux, dont on supposait qu'ils avaient peu à peu migré vers le sud. Là, relégués au-delà de la « barrière de sables » de l'Erg, sur les lisières d'un monde musulman dont le centre était trop lointain pour exercer sur eux une véritable emprise, ils avaient pu traverser les siècles dans la fidélité à leur passé. Telles étaient du moins les reconstitutions qu'on proposait, soit en les explicitant, soit en les tenant pour acquises. Il est vrai que Ibn Khaldoun mentionne des groupes berbères connus à l'origine sous le nom de Hawwara, qui auraient quitté la Tripolitaine ou le Fezzan pour s'installer dans le Sahara<sup>20</sup>. Ces immigrants auraient donné leur nom à leur terre d'accueil, et *Hawwara* aurait évolué en *Ābaggār* (Hoggar), selon un phénomène phonétique bien attesté en touareg<sup>21</sup>. Mais, à supposer que l'historien des Berbères soit fiable en tout point – ce qui, on est au regret de le dire, n'est pas garanti<sup>22</sup> – ce mouvement de populations ne concerne qu'une toute petite partie des Touaregs, et les intéressés étaient déjà islamisés quand ils se sont mis en route vers le sud<sup>23</sup>. D'autres, plus imaginatifs, ont proposé de voir dans les Touaregs les descendants de quelques-uns des chevaliers chrétiens qui avaient accompagné saint Louis lors de la croisade où il trouva la mort<sup>24</sup>. Jacques Hureiki, récent auteur d'un monumental *Essai sur les origines des Touaregs*, a même avancé que certains d'entre eux descendaient de contingents d'Arabes chrétiens ayant accompagné Bélisaire lors de la reconquête byzantine<sup>25</sup>. L'auteur est certes un grand connaisseur des historiens arabes, qu'il lit dans le texte, mais il s'est ingénument donné toutes les facilités pour parvenir à son résultat, comme d'invoquer des manuscrits disparus ou de supposer, dès qu'une source le contredit, qu'elle a été altérée par quelque copiste<sup>26</sup>. Il est d'ailleurs aussi un tenant – le dernier sans doute – de l'origine chrétienne des ornements cruciformes. La croix sur laquelle il s'attarde particulièrement est le bijou connu en Europe sous le nom de « Croix d'Agadez » ou « Croix du Sud » (les Touaregs l'appellent plus prosaïquement *tenaghalt*, « celle qui est fondue », car il la fabriquaient autrefois à l'aide d'une lingotière, aujourd'hui par la méthode de la cire perdue). Ce bijou est pour lui « une croix chrétienne représentant la Trinité (Père, Mère, Fils) » – formule qui eût horrifié les membres du Concile de Nicée, mais qu'il corrige aussitôt en parlant d'un « produit syncrétique intermédiaire entre la vraie Trinité chrétienne et la trinité chaldéenne païenne<sup>27</sup> ».

Il va de soi que rien de solide n'était toutes ces spéculations, hormis, peut-être ce qui concerne les Hawwara, et encore... Il n'y a, de toute façon, pas grand sens à supputer que tel ou tel peuple mentionné chez les auteurs antiques était l'ancêtre des Touaregs, pas plus qu'il n'y a de sens à se demander si les Francs sont les ancêtres des Français : les Touaregs, comme les

<sup>20</sup> IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduction de Slane, Paris : Geuthner, 1925-1956, 4 tomes (voir tome I, p. 275-276).

<sup>21</sup> FOUCAULD Charles de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Abaggār*, Paris : Imprimerie Nationale, 1951-1952, 4 tomes (tome II, p. 534 pour la citation) ; THIRY Jacques, *Le Sahara libyen dans l'Afrique du Nord médiévale*, Louvain : Peeters Press et Département des études orientales, 1995 (Orientalia Lovaniensia Analecta n° 72), p. 366 sqq.

<sup>22</sup> Voir, sur ce point, l'ouvrage majeur du regretté MODERAN Yves (*Les Maures et l'Afrique romaine (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)*, Rome : Publications de l'École française de Rome, 2003), qui détruit en passant, et de façon définitive, toute la vulgate coloniale sur les supposées migrations des Berbères.

<sup>23</sup> GAST Marceau, « Huwâra, Houuara, Houara, Hawwâra », *Encyclopédie berbère*, 23 | *Hiempsal – Icosium*, Aix-en-Provence : Édisud, 2000, p. 3513-3521.

<sup>24</sup> BOVET Marie-Anne de, *Le désert apprivoisé*, Paris : Nouvelles Éditions Argo, 1933, p. 195.

<sup>25</sup> HUREIKI Jacques, *Essai sur les origines des Touaregs*, Paris : Karthala, 2003, p. 427 sqq. et *passim*.

<sup>26</sup> Voir notamment HUREIKI, *op. cit.*, p. 434.

<sup>27</sup> HUREIKI, *op. cit.*, p. 465. On laisse au lecteur le soin de retrouver dans son ouvrage la démonstration de l'auteur, qui suppose, c'est bien le moins, des transitions par l'Égypte et l'Éthiopie...



Français, sont le produits d'une longue histoire, et non la réalisation actuelle d'une essence qui aurait secrètement perduré sous divers noms à travers les siècles<sup>28</sup>. Ce n'est qu'à une période assez récente, au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle, que des populations qu'on est en droit de rapprocher des Touaregs actuels commencent à apparaître dans les chroniques locales, où elles sont données comme déjà installées au sud du Sahara ou au Sahel – et musulmanes. Mais les demi-savants dont je parle dans cet article (et qui sont parfois des universitaires) n'ont que faire de l'établissement des textes et de la critique des sources ; pour eux, les Touaregs sont des piètres sectateurs du Coran, riches encore d'un héritage remontant à leur passé chrétien, et vivant sur des terres qui, vues de l'Europe, sont situées au-delà du monde musulman.

Tout cela n'est pas sans rappeler une tradition tout autre qui eut jusqu'à la Renaissance une grande importance : la légende du prêtre Jean, née en Europe dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup>. Attribuée à un certain *Presbyter Johannes*, une lettre dont les réécritures vont se succéder pendant près de quatre siècles fait alors son apparition. L'épistolier décrit les merveilles de son puissant empire et, dans les versions les plus anciennes du texte, invite son homologue byzantin Manuel Comnène (1143-1180) à voyager jusqu'en Inde pour les contempler de ses propres yeux. Parallèlement, la chronique de l'évêque Otton de Freising, dont une rédaction de 1156-1157 nous est conservée, met en scène un prince du même nom. Elle le présente comme un descendant des rois mages vivant dans un pays d'extrême-orient ; il s'était mis en route pour porter secours au royaume franc de Jérusalem mais avait dû rebrousser chemin après avoir tenté en vain de traverser le Tigre. La splendeur du personnage est donc un peu moindre que celle de son homologue épistolaire : il ne règne pas comme lui sur l'Orient tout entier et, bien qu'assez puissant pour vaincre les Perses et les Mèdes, il ne l'est pas au point de venir à bout de l'impétuosité d'un fleuve.

D'abord situé en Orient, aussi bien dans la *Chronique* que dans les premières versions de la *Lettre*, le royaume du Prêtre Jean va, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, se déplacer vers l'Afrique. Il est encore oriental chez Joinville, qui rapporte dans son récit de la septième croisade (1248-1254) que les Tartares se sont révoltés contre lui et l'ont tué. Oriental également chez Marco Polo, qui raconte comment il a été vaincu par Gengis Khan et ajoute que son lointain descendant, encore affublé du titre de « Prêtre Jean », règne pour le compte du Grand Khan sur une province chrétienne s'étendant au-delà du désert de Gobi. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on prend l'habitude de situer son royaume aux sources du Nil et, lorsque les Portugais commencent leurs navigations autour de l'Afrique, il est devenu usuel de donner le titre de *Prêtre Jean* au souverain d'Éthiopie.

Qu'il soit un être fantastique comme dans la *Lettre* à Manuel Comnène ou un souverain plus modeste comme dans la *Chronique* d'Otto de Freising, qu'il soit indien, extrême-oriental ou éthiopien, le Prêtre Jean reste au moins sur un point identique à lui-même : il règne au-delà des terres d'islam et est susceptible de venir en aide aux chrétiens en prenant à revers leurs adversaires infidèles. Un commentateur a fait judicieusement remarquer que cela pourrait bien expliquer sa progressive migration vers l'Afrique, qui devenait inéluctable après que le centre de

---

<sup>28</sup> Sur ce point, je me permets de renvoyer à CASAJUS Dominique, « Les noms de peuple ont une histoire », in François POUILLON (dir.), *Léon l'Africain*, Paris : Karthala, 2009, p. 105-117.

<sup>29</sup> Dans ce qui suit, je m'appuie sur MEDEIROS François de, *L'Occident et l'Afrique (XIII<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris : Karthala, 1985 ainsi que BEJCZY István, *La lettre du prêtre Jean. Une utopie médiévale*, Paris : Imago, 2001. On trouve dans ce second ouvrage la traduction d'une des versions de la lettre du Prêtre Jean.

gravité de l'islam se fut déplacé de la Mésopotamie vers l'Égypte<sup>30</sup>. Car, en 1258, le petit-fils de Gengis Khan avait écrasé les armées du calife abbasside, saccagé Bagdad et massacré sa population. Mais, deux ans plus tard, défaits par le sultan mamelouk et son général Baybars, les Mongols étaient contraints de refluer au-delà de l'Euphrate. Baybars, qui avait ainsi épargné au Caire le sort de Bagdad, renversa alors son maître, se proclama sultan, accueillit au Caire l'un des derniers survivants de la famille abbasside et en fit un calife fantoche. Du coup, l'allié asiatique de revers de la *Lettre* et de la *Chronique* perdait de son intérêt, et l'imagination des chroniqueurs finit par installer son royaume au sud de l'Égypte. Là, il était à même de prendre en tenaille celui qui était désormais le principal adversaire des Chrétiens ; d'autant plus que certains s'avisèrent que, puisqu'il contrôlait les sources du Nil, il était capable d'en détourner le cours et d'assécher ainsi les domaines du sultan. Le prince éthiopien avec lesquels les Portugais n'allaient pas tarder à entrer en contact était bien incapable d'une telle prouesse, mais il hérita tout de même de son nom et de son prestige.

À en croire Umberto Eco, cette légende prouverait que « ce qui pousse à établir des contacts avec des peuples lointains, n'est pas la curiosité, et le respect pour la différence, mais le désir d'y retrouver le même, ce qui nous ressemble<sup>31</sup> ». Voilà qui est bien simpliste. Pour ne rien dire de Joinville ou de Marco Polo, les Portugais avaient mille raisons de lancer leurs caravelles à travers les mers du monde, et la recherche du Prêtre Jean comptait probablement beaucoup moins pour eux que celle de la cannelle et du poivre. À cette analyse un peu convenue, on préférera celle, proposée par Paul Pandolfi pour le stéréotype touareg, que l'on peut parfaitement transposer au cas du Prêtre Jean : notre relation aux Touaregs présuppose un tiers qui seul lui donne cette teneur si particulière, elle est « non pas duelle mais triangulaire<sup>32</sup> ». Les plus exaltés des publicistes n'étaient pas aveugles au point de faire des Touaregs de purs et simples semblables ; ils ne faisaient que concéder à leur évidente altérité une secrète nuance de proximité, laquelle avait pour effet de mieux faire ressortir l'irréremédiable altérité de leurs voisins du Nord ou du Sud. Il en est de même pour le Prêtre Jean. Il faut avoir lu les vieux textes avec beaucoup de paresse – ou de prévention – pour y voir le désir d'y retrouver le même. Le royaume fantastique de la *Lettre* à Manuel Comnène n'est pas d'un monde qui ressemble au nôtre. Dévoué au nestorianisme, le Prêtre Jean de la *Chronique* d'Otto de Freising n'est un proche que si on le met en regard des Musulmans qui combattent les croisés. Pris en lui-même, il appartient à une hérésie condamnée par le concile d'Éphèse en 431. On sait de surcroît combien l'appartenance du souverain éthiopien à l'Église copte désolait les Jésuites portugais, qui tentèrent en vain de l'amener à la foi qu'ils tenaient pour seule vraie.

### *The people of the Veil* et le sultan Jean

Si personne, à ma connaissance, n'a jamais rapproché les Touaregs du prêtre Jean, on n'en est pas passé loin : Lord Rennel of Rodd, dans un livre au demeurant plein de charme qui tranche

---

<sup>30</sup> MEDEIROS, *op. cit.*, 1985, p. 198-200.

<sup>31</sup> ECO Umberto, « Le royaume du Prêtre Jean », *Alliage*, 2000, n° 45-46. URL : <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3842>. Consulté le 25 octobre 2014.

<sup>32</sup> PANDOLFI Paul, « Les Touaregs et nous : une relation triangulaire ? », *Ethnologues comparées*, n° 2, 2001. URL : <http://recherche.univ-montp3.fr/cerce/r2/p.p.htm>. Consulté le 25 octobre 2014.

sur la production insipide et médiocre des targuisants français d'alors, s'est risqué à leur attribuer un sultan répondant au nom de Jean. Il s'appuyait sur les traditions orales et écrites relatives à l'origine d'une dynastie vieille de plusieurs siècles à laquelle les Touaregs qui habitent au nord de l'actuel Niger reconnaissent aujourd'hui encore une certaine autorité morale et religieuse. Le détenteur de la fonction porte le titre d'amenokal d'Agadez (*amenokal n-Agadez*) ou amenokal de l'Aïr (*amenokal n-Aïr*, « Aïr » étant le nom du massif montagneux au pied duquel la ville d'Agadez est bâtie) mais le terme arabe que lui appliquent les chroniques locales est celui de *sultan*.

Les traditions les plus anciennes sur l'origine de la dynastie apparaissent dans une collection de manuscrits connue des spécialistes sous le nom de *Chronique d'Agadez*. La plupart des copies existantes ne sont pas antérieures au début de la colonisation, mais elles reprennent des textes remontant au XVII<sup>e</sup> siècle, ou même au XVI<sup>e</sup> siècle pour certains passages<sup>33</sup>. La liste des sultans qu'elles fournissent s'ouvre sur un personnage nommé *Yumus*, dont elles situent l'avènement en l'an 807 de l'Hégire (c'est-à-dire 1405 de l'ère chrétienne), et forme depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle une généalogie à peu près continue, où les titulaires de la charge se succèdent en suivant la ligne féminine jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la ligne masculine ensuite. À partir d'une certaine époque, il est devenu d'usage que seul le fils d'une des concubines serves du sultan puisse lui succéder, mais les textes ne permettent pas de dater l'apparition de cet usage, dont on peut seulement dire qu'il est nécessairement postérieur à la disparition de la succession en ligne féminine.

La *Chronique* et la tradition orale racontent dans les termes suivants l'origine du sultanat. Lassées de s'entredéchirer dans des guerres intestines, les tribus nouvellement installées dans l'Aïr décidèrent de se donner un chef qui pût faire régner la concorde entre elles. On ne pouvait le choisir parmi les nobles car ses pairs en auraient été jaloux, et il n'était évidemment pas question d'élever un roturier à la dignité royale. La solution adoptée fut de l'aller quérir à l'extérieur du monde touareg. Pour la *Chronique*, on le trouva dans une ville étrangère appelée « La Ville Noire » (*Aghrem Settefän*). Pour la tradition orale, on décida d'envoyer au sultan d'Istanbul une ambassade qui le prierait d'accepter qu'un de ses fils vînt régner sur l'Aïr. Le sultan y consentit mais, ses épouses légitimes ayant refusé qu'un de leurs fils partît vers les déserts d'Afrique, les plénipotentiaires durent se contenter de faire le chemin du retour avec le rejeton d'une concubine noire.

Au sujet de cette « ville noire », toutes sortes d'hypothèses ont circulé<sup>34</sup>. La plus plausible est celle avancée par Harry T. Norris. Le grand islamologue anglais a consacré plusieurs études aux religieux touaregs, et notamment aux Kel-Es-Suq, dont les lignages aujourd'hui dispersés à travers le monde touareg se rattachent à la ville d'Es-Suq, dans le massif de l'Adrar (Mali). Es-Suq passe pour être édifée sur les ruines de l'antique et prestigieuse Tadamakkat, qui fut un foyer de rayonnement religieux jusqu'à sa destruction par Sonni Ali Ber au XV<sup>e</sup> siècle. Les généalogies Kel-

---

<sup>33</sup> URVOY Yves, « Les Chroniques d'Agadez », *Journal de la Société des Africanistes*, n° 4, 1934, p. 145-177 (p. 146-147 pour la citation ; NORRIS Harry T., *The Tuaregs ; their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, London : Aris and Phillips, 1975, p. 51 ; HAMANI, Djibo *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : le sultanat touareg de l'Ayar*, Niamey : Institut de Recherches en Sciences Humaines, 1989 (Études nigériennes n° 55), p. 18-21.

<sup>34</sup> Je résume ici à grands traits un développement exposé dans CASAJUS Dominique, *Gens de parole. Langage, poésie et politique en pays touareg*, Paris : La Découverte, 2000, chapitre 7.

Es-Suq recueillies par Norris livrent d'assez nombreuses occurrences de l'ethnique *wa-n-Settefän* « celui de *Settefän* », indice probable de l'existence ancienne d'un lignage nommé *Kel-Settefän*. Et il existe non loin d'Es-Suq un village appelé Sattafan, que certains Kel-Es-Suq pensent être le lieu d'origine de la dynastie<sup>35</sup>. Voilà qui prouverait que les sultans ont revendiqué à une date ancienne un lien avec un centre urbain (ou bien un lignage) situé dans l'orbite de Tadamakkat, cherchant sans doute à attirer ainsi sur leur dynastie un peu du prestige de la vieille cité de l'Adrar.

Dans toutes les traditions, orales aussi bien qu'écrites, le premier sultan viendrait donc d'une ville étrangère. Celle qui le fait venir d'Istanbul était déjà connue en 1850, puisque l'explorateur Heinrich Barth en parle à l'époque comme d'une « histoire qui circule dans le peuple<sup>36</sup> ». H. T. Norris la fait remonter au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>, date qu'il ne justifie pas mais qui est un *terminus a quo* vraisemblable. En effet, tout comme la coutume de réserver la dignité sultanale au fils d'une esclave, coutume dont il est sans doute une transposition légendaire, un récit faisant du premier sultan le fils d'une concubine noire n'a pu apparaître qu'à une époque où la succession avait cessé d'être matrilineaire, c'est-à-dire après le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il serait donc postérieur aux versions les plus anciennes de la *Chronique*.

Tels sont donc les éléments dont disposait Rodd. Eh bien ! il en déduisit que, puisque, à la date où la *Chronique* situe le début de la dynastie, Istanbul s'appelait encore Constantinople, le sultan qu'on alla y chercher ne pouvait être que byzantin, et donc chrétien. À quoi il ajouta que ce prince venu de Byzance portait un nom chrétien : *Yunus* – puisque tel est le nom que la *Chronique* donne au premier sultan –, n'est-ce pas tout simplement *Iôannês* ? L'initiateur de la dynastie aurait donc été l'homonyme du Baptiste et du quatrième Évangéliste<sup>38</sup>.

Belles idées assurément, mais qui supposaient un double oubli. Tout d'abord, l'auteur n'avait pas pris garde que les textes qui placent l'origine de la dynastie de 1405 ne font pas venir le premier sultan d'Istanbul mais de la « Ville noire », tandis que les traditions orales pour qui le premier sultan est venu d'Istanbul ne donnent aucune date à l'événement. Sans parler du fait que, comme je l'ai dit, cette histoire de fils d'une concubine noire ne peut pas être antérieure au XVII<sup>e</sup> siècle, date à laquelle l'empire byzantin avait depuis longtemps disparu. Et de toute façon, elle est trop belle pour être autre chose qu'une légende. De fait, si une bonne part des lettrés d'Agadez y adhèrent sans réserve, les plus sceptiques d'entre eux ne voient dans l'origine étrangère attribuée au sultanat qu'une forgerie tardive destinée à faire oublier que le véritable début de la dynastie a été banalement local et fort modeste. Et comme il fallait lui trouver un lieu de naissance prestigieux, on a d'abord regardé du côté de Tadamakkat ; puis, quand le souvenir de la ville sainte de l'Adrar se fut perdu, on s'est reporté vers le siège du califat.

De plus, les spéculations étymologiques de Rodd sur *Yunus* sont infondées. Le *Iôannês* qui est devenu notre « Jean » est l'adaptation en grec néotestamentaire du vocable hébreu *Yokhanan* qui devient en arabe *Yahya*, tandis que *Yunus* n'est rien d'autre que notre « Jonas ». L'un et l'autre noms sont bien attestés dans les traditions coraniques et para-coraniques. Jean le Baptiste (*Yahya*

---

<sup>35</sup> NORRIS, *op. cit.*, 1975, p. 53.

<sup>36</sup> BERNUS Suzanne, *Henri Barth chez les Touaregs de l'Aïr. Extraits du Journal de Barth dans l'Aïr. Juillet-Décembre 1850*, Niamey : Institut de Recherches en Sciences Humaines, 1972 (Études Nigériennes n° 28), p. 71.

<sup>37</sup> NORRIS, *op. cit.*, 1975, p. 71

<sup>38</sup> RODD Lord Rennel of (formerly Francis RODD), *People of the Veil*, Oosterhoot N. B. : Anthropological Publication 1966 [1926], p. 102.

*ibn Zakariya* : Jean fils de Zacharie) apparaît dans la sourate 19 du Coran, où sa naissance est annoncée à son vieux père à peu près comme elle l'est dans l'évangile de Luc, et il joue par ailleurs un grand rôle dans certaines traditions chiïtes<sup>39</sup>. Quant à Jonas/Yunus, il a droit dans le Coran à une sourate portant son nom, et subit dans une autre sourate les mêmes mésaventures que son homonyme biblique. Le premier sultan s'appelait donc Jonas et non pas Jean... Se fût-il appelé Jean qu'il n'y aurait pas eu pour autant la moindre raison de le croire chrétien, puisque Yahya est, tout comme Yunus, un nom très commun en pays d'islam. De plus, en sus de leur présence dans le Coran, aussi bien le Baptiste que l'infortuné prophète de Ninive sont tous deux l'objet d'une grande vénération chez les musulmans. La mosquée omayyade de Damas passe pour détenir à la fois le chef de Jean-Baptiste et celui de Hussayn – deux figures de martyr que certaines légendes chiïtes ont tendance à associer –, et les deux saintes reliques attirent aujourd'hui encore des foules de pèlerins<sup>40</sup>. La tradition est ancienne puisque l'historien Ibn 'Asâkir, mort en 1176 à Damas, rapporte que, lors de l'édification de la mosquée au VIII<sup>e</sup> siècle, on découvrit dans la crypte de l'église chrétienne qui s'élevait jusque-là en ce lieu un coffret contenant la tête du Précurseur<sup>41</sup>. Et Ibn Batoutah, qui ne parle ni de cette relique ni de celle d'Hussayn, mentionne tout de même dans les pages émerveillées qu'il consacre à la mosquée de Damas qu'on y trouve un tombeau passant pour être celui de Zacharie, et au-dessus duquel on voit écrit : « Ô Zacharie! nous t'annonçons la naissance d'un garçon, dont le nom sera Yahia<sup>42</sup>. » Quant aux reliques de Jonas, c'est plutôt Mossoul qui passe pour en être le dépositaire mais on peut tout de même remarquer, ce qui sera une manière d'excuser un peu Rodd, que, outre leur commune présence dans le Coran et la vénération dont tous deux font l'objet, les deux personnages dont il a malencontreusement confondu les noms ont un point commun<sup>43</sup> : l'un et l'autre sont nés d'une femme passant pour stérile. La chose est connue pour le Baptiste, à propos duquel les traditions musulmanes n'ont fait que calquer l'exorde du troisième Évangile ; pour ce qui est de Jonas, Qurtubi le désigne comme « le fils de la femme stérile (*'adjûz*) », en reprenant le terme que la sourate 19 applique à Yahya.

### **Et, pour finir, *L'Atlantide***

Un autre auteur n'a pas été très loin d'associer les Touaregs au Prêtre Jean, c'est Pierre Benoit. Comme on le sait, les Touaregs de *L'Atlantide* sont, sinon des chrétiens, du moins les sujets d'une reine au nom grec. Et surtout, l'infortuné capitaine Morhange, qui tient la langue touarègue « comme la plus curieuse protestation de la race targui vis-à-vis de ses ennemis mahométans », nous y est présenté comme l'ancien élève d'un bénédictin qui a apparemment

<sup>39</sup> GAUTHIER Claudine, *La décapitation de saint Jean en marge des évangiles. Essai d'anthropologie historique et sociale*, Paris : Publications de la Sorbonne, 2012.

<sup>40</sup> DE SMET Daniel, « La translation du *ra's al-Husayn* au Caire fatimide », in Urbain VERMEULEN et Daniel DE SMET (dir.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras*, II, Louvain, Peeters Publishers, 1995, p. 29-44.

<sup>41</sup> ABDELLATIF Rania, « Pouvoir politique et élites civiles. Les acteurs impliqués dans la transformation des bâtiments religieux », in Rania ABDELLATIF, Yassir BENHIMA, Daniel KÖNIG et Élisabeth RUCHAUD (dir.), *Acteurs des transferts culturels en Méditerranée musulmane*, Munich : Oldenbourg Verlag, 2012, p. 168-179.

<sup>42</sup> IBN BATOUTAH, *Voyages d'Ibn Batoutah*. Texte arabe, accompagné d'une traduction par C. DEFREMERY et le D<sup>r</sup> B. R. SANGUINETTI, Paris : Imprimerie impériale, 1853, tome I, p. 204.

<sup>43</sup> ZILIO-GRANDI Ida, « Jonas, un prophète biblique dans l'islam », *Revue de l'histoire des religions*, n° 3, 2006, p. 283-318 (p. 317 pour la citation).

beaucoup lu Duveyrier. Il vaut la peine de citer tout au long ce que Morhange en dit à l'homme qui deviendra quelques pages plus loin son meurtrier :

« Dom Granger avait en effet la conviction que les Touareg furent chrétiens, à partir d'une époque qu'il s'agit de déterminer, mais qui coïncide sans doute avec la splendeur de l'église d'Hippone. Mieux que moi, vous savez que la croix est chez eux un motif d'ornementation fatidique. Duveyrier a constaté qu'elle figure dans leur alphabet, sur leurs armes, parmi les dessins de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front, sur le dos de la main, est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, les poignées de leurs sabres, de leurs poignards, sont en croix. Et faut-il vous rappeler que, malgré la proscription des cloches considérées par l'islamisme comme un symbole chrétien, les harnachements des chameaux touareg ont pour garniture des clochettes ?

« Ni Dom Granger, ni moi n'attachions une importance exagérée à de telles preuves, trop semblables à celles qui font florès dans le *Génie du Christianisme*. Mais, enfin, il est impossible de refuser toute valeur à certains arguments théologiques. Le Dieu des Touareg, Amanai, incontestablement l'Adonai de la Bible, est unique. Ils ont un enfer, *tîmsi-tan-elâkhabart*, le *dernier feu*, où règne Iblis, notre Lucifer. Leur paradis, où ils reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, est habité par les *andjeloâsen*, nos anges. Et ne nous objectez pas les ressemblances de cette théologie avec celle du Koran, car je vous opposerais, moi, les arguments historiques, et vous rappellerais que les Touareg ont lutté au cours des âges, jusqu'à une quasi-extermiation, pour maintenir leurs croyances contre les empiètements du fanatisme mahométan<sup>44</sup>. »

Bien sûr, Pierre Benoit s'amuse, et ne prend pas trop au sérieux l'érudition de son héros. Il n'empêche qu'il aura contribué à transmettre à ses innombrables lecteurs, qui pour la plupart ne savent des Touaregs que ce qu'il en a raconté, les fantaisistes hypothèses de ses devanciers.

Rien dans tout cela qui rappelle le Prêtre Jean, mais il se trouve que celui-ci apparaît ailleurs dans son œuvre, comme titre d'un autre roman. *L'Atlantide*, sur une trame reprise de l'obscur affaire de meurtre où le marquis de Segonzac fut impliqué en 1892 avant de devenir un explorateur du Maroc, avait allègrement tissé des rappels du *Critias*, de larges emprunts aux *Touâreg du Nord* et de graveleux épisodes très lointainement inspirés du voyage parisien de Si Othmân en 1862. De la même manière, à une intrigue suivant de près les événements qui conduisirent à l'assassinat en 1918 du dictateur portugais Sidonio Pais, *Le Prêtre Jean* mêlait au moins autant d'éléments (le souvenir de la bataille d'Alqazar el Kebir, le mythe du sébastianisme, des allusions aux relations anciennes entre Portugais et souverains éthiopiens, une évocation de celui qui, à l'époque où l'action du roman se déroule, ne s'appelait encore que Ras Tafari et ne deviendrait que plus tard le dernier Négus) et s'achevait sur l'apparition d'un professeur d'économie de Coimbra encore inconnu mais qui allait bientôt être appelé aux hautes destinées que l'on sait (même en 1952, l'auteur n'avait pas renoncé aux admirations qui lui valurent quelques ennuis à la Libération)<sup>45</sup>. L'écrivain était médiocre mais on doit bien concéder à Pierre Thibaudet qu'il fut un « artiste adroit<sup>46</sup> ». Dans la veine du roman d'aventures à bon marché, il aura eu la même inventivité que les publicistes dont nous venons de parcourir les productions.

---

<sup>44</sup> BENOIT Pierre, *L'Atlantide*, Paris, Albin Michel, 1920 [1919], p. 72-73. Sur les emprunts de Pierre Benoit à Duveyrier, voir GALAND Lionel, *L'Afrique, la Gaule, la Religion à l'époque romaine. Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, in Yann LE BOHEC (dir.), Bruxelles : Latomus, 1994, p. 300-308.

<sup>45</sup> BENOIT Pierre, *Le Prêtre Jean*, Paris : Albin Michel, 1952.

<sup>46</sup> Cité dans VRYDAGHS David, « La querelle du romanescque au sein du premier groupe surréaliste français », *CONTEXTES* [En ligne], 10 | 2012, mis en ligne le 07 avril 2012, consulté le 20 août 2014. URL : <http://contextes.revues.org/5041> (note 30 pour la citation).

En tout cas, pour en revenir à notre propos, et si l'on me permet de rapprocher les deux romans, on peut dire que, prise dans son ensemble, l'œuvre de Pierre Benoît associe bien le Prêtre Jean et les Touaregs.

Vieilles histoires que tout cela, qui ne mériteraient pas qu'on s'y attarde comme je l'ai fait ici avec tant de lourdeur, tout à mon désir de rendre hommage à l'érudition impertinente de l'ami que nous célébrons ? Voire. Dans un numéro consacré à l'intervention française au Mali, la *Lettre d'analyse* du Centre de recherche des écoles de Saint-Cyr Coëtquidan, un article basé pour l'essentiel sur les ouvrages de Duveyrier et de Loyer s'achève par ces mots : « Dépeints dès le Second Empire comme des peuples aussi imparfaitement islamisés qu'excellents combattants, les Touaregs ont été présentés par la littérature de voyage comme d'indispensables auxiliaires pour l'armée française. Cette image a durablement influencé politiques et militaires et ce, jusqu'aux opérations contemporaines<sup>47</sup>. » Jusqu'aux opérations militaires contemporaines... Ce n'est, hélas, que trop vrai. Pour le malheur du Mali ; et aussi, n'en déplaise aux démagogues (plus souvent français que touaregs, soit dit en passant) qui prétendent s'exprimer en leur nom, pour le malheur des Touaregs.

---

<sup>47</sup> FLICHY Thomas, « Les Touaregs, chevaliers bleus du désert : dans l'imaginaire français du second Empire », *La lettre d'analyse* n° 7, 2013, p. 10-12 (p. 12 pour la citation).